

### **Trois souriceaux tout jeune et qui n'avaient rien vu...**

C'est un matin de grand beau temps. La nuit qui n'est pas encore couchée est douce comme une peau de fille, nue, sans nuages ni vapeurs... quelques étoiles scintillent encore, et la lune, et des feux dans la vallée.

Au pied du mont, au fond de la combe, une bastide endormie, masse de pierre taillée, isolée entre amas de roches noires et maquis de chênes verts.

Un sentier sinueux mène au mont. Après avoir passé le vieux poirier, et le pont de fer jeté sur le torrent, il s'élève par petits étages au flanc de la falaise, disparaît vite au regard, avalé par l'ombre des bois. Dans la vallée des chiens aboient.

Ils sont trois qui montent le chemin, trois hommes chargés chacun d'une musette. On entend des bouteilles qui s'entrechoquent. Ils parlent fort, et rient aussi, sous leurs sandales des cailloux roulent. Parfois, l'un d'eux chancelle, un autre le retient. Le pas n'est pas sûr, mais ils savent où ils vont.

Ils sont partis tôt de la bastide, des femmes y dorment encore, et des hommes. Eux n'ont pas voulu rester dormir, ils aiment bien trop la vie, et la ripaille, le vin gouleyant, et le rein des filles, leurs beaux seins, et les ivresses de l'amitié, et les folies de la jeunesse. Ils disent ne plus vouloir dormir, jamais.

Hier soir, à la bastide, c'est *Rodrigo* qui chantait le flamenco, avec sa guitare. *Maria* dansait, et *Carmen*, et *Rosa*, c'était chaud. Elles sont brunes comme le jais, brûlantes comme la braise, pour tout dire... espagnoles ! et elles jouent de l'amour comme elles jouent de la navaja.

Ce matin, ils vont en haut, sur le mont, pour le voir se lever, lui, le grand astre qui donne la vie, l'œil de Dieu, l'œil qui voit tout... car « ce

matin, l'œil est le prince du monde ». Ils y vont pour boire à sa santé, faire comme des libations, avec du vin qui coule sur la bruyère. Ils feront des clins d'œil, prendront des poses pour que, de son œil unique, de là-haut il les voit, quand ils se mettront nus comme des vers, - car ils disent qu'on ne peut pas trinquer au Soleil vêtu de nippes ou de fringues... qu'il faut se montrer beau, comme le Seigneur nous a fait ! S'ils le peuvent, ils danseront !

Le sentier grimpe raide, il est parfois comme un tunnel voûté sous les chênes, de petits chênes qui s'agrippent et s'entrelacent les uns aux autres, comme ils peuvent, pour ne pas tomber dans le ravin.

Les trois hommes aussi s'agrippent et s'entraident quand un passage est difficile, quand il y a de grandes roches à monter, à quatre pattes. Et puis, ils font souvent des pauses, pour reprendre leur souffle, faire des discours sur l'amour, boire un coup à la gourde où gargouille la dernière cuvée, trop jeune !... qui picote le gosier, mais rafraîchit.

Quand ils seront là-haut, ils déboucheront leurs bonnes bouteilles de Saint-Chinian, celles du chai de garde, il y en a douze, ça devrait suffire ! Avec, ils trancheront du saucisson.

Sur le mont, il y a un grand plat, avec des bruyères et du buis, et de grands cailloux couchés sur lesquels on s'assoit pour regarder la vallée, le fleuve serpentin, les vignes innombrables et, tout au bout, un peu du scintillement de la mer.

C'est juste l'aube, il est temps d'arriver.

Les trois hommes sont vêtus de toiles légères, maillots et pantalons. Il fait déjà chaud, des cigales strident, d'autres craquentent. Ils ont les traits tirés, la barbe naissante, l'œil princier, le geste lent, et un pâle sourire se dessine sur leurs lèvres. La fiesta de la nuit a laissé des traces, et des fatigues prématurées.

L'un dit, en débouchant la première bouteille de Saint-Chinian...

- Au Soleil !... car l'avenir appartient à ceux qui le voient ouvrir l'œil.

Face à lui, les trois hommes dévêtus, campés sur leurs jambes plutôt maigres et instables, tiennent fermement leurs bouteilles. Ils boivent au goulot, en offrent un peu à la terre, pas trop. Entre deux goulées ils gueulent des cochonneries, et des provocations... ils ont l'âge !

Tout au loin en face d'eux, au-dessus de la mer, les premières couleurs se dévoilent. Ils voient du bleu sulfate, du vert bouteille, du rouge lie, et s'attendrissent sur le rosé qui a des festons gris comme le vin des sables.

Derrière eux, après le maquis, la crête des rochers rosit, elle va bientôt rougir.

D'un seul coup, il apparaît !... le grand Œil solaire, dans un rayonnement baroque d'or et d'argent. Rapide, il monte dans le ciel.

Alors, par défi, et par insouciance, les trois hommes lui présentent leurs culs, lancent des imprécations, qu'il vaut mieux ne pas dire, et se mettent à pisser dru en se tournant vers le ciel. Ils voudraient ne respecter rien, juste le Soleil... et le vin du Languedoc... et les femmes amoureuses... et leurs amis danseurs ... et les copains dans les vignes... et les paysans qui aiment les bêtes... et les ouvriers habiles de leurs mains... et les curés qui n'ont pas honte de Dieu...

\*

L'aîné des trois hommes a de l'allure, celle de l'hidalgo après la mise à mort, il est mécano... un autre a le teint bistre du charbonnier, mais il est ferrailleur... et celui qui semble le cadet, le plus nerveux des trois, l'électrique, l'intello, il est employé dans un bureau.

Ils se sont connus à l'heure de l'apéro, à la terrasse d'un bistrot, sous

des platanes. C'était un soir de vendanges, une grosse nuée de moineaux gorgés de grappillages est venue se percher pour la nuit sur les branches des arbres. Quand les premières fientes, joyeusement violettes, sont tombées sur la terrasse, il y a eu un grand désordre de tables renversées, de verres brisés, de cris effarés, de fuites éperdues. Une fois à l'abri, ils se sont mutuellement décrottés le dos et les épaules, ont bu du pastis et mangé des olives, puis ils se sont colletés avec le patron du caboulot, à cause de son discours... "les moineaux, c'est comme les bicots et les cocos, tous à la mer !" Après, ils sont allés ailleurs, ont mangé des calamars, bu du blanc de Poussan, ont parlé, longtemps. C'est là, à ce moment, que les trois hommes sont devenus amis.

Depuis, ils ne se quittent plus, ou presque.

La bastide, au fond de la combe, ils l'habitent toute l'année, c'est le lieu de leurs fêtes. L'été, des filles et des gars viennent les rejoindre, avec de grandes quantités de vins d'ici, les meilleurs vins du monde. Ils n'aiment pas les troupes sur les plages, ni l'odeur de la crème solaire, ni celle des graillons affichés "gastronomie d'ici, traditionnelle et à l'ancienne", et pas du tout le bonheur touristique et estival, exalté, légal, et presque obligatoire. Ils préfèrent la vigne, la colline, le thym, le serpolet, la fontaine sur la place, les filles aux joues rouges qui courent autour, pour échapper aux garçons pleins de rêves.

\*

Il fait beau, le Soleil va darder fort. Ce matin encore son œil sera le prince du monde.

Maintenant que la dernière bouteille de Saint-Chinian est vidée, repus, harassés, rotant, pétant, les trois amis redescendent vers la combe, par un autre sentier, un petit chemin de chèvres bordé de genêts et

d'arbousiers.

Ils sont toujours nus, leur musette sur l'épaule, vêtements à la main, sandales aux pieds, la culotte sur la tête comme chéchia sur tête de zouave, pour se protéger du Soleil qui commence à les punir de leurs blasphèmes. Ils marchent en silence, fatigués, quand... soudain ! des voix et des rires de randonneurs qui montent.

Ils n'ont pas le temps de se rhabiller, ni de se décoiffer, ni de se mettre à couvert dans le maquis, la falaise est trop raide, c'est un petit sentier caprin, étroit et escarpé. Alors apparaissent des jeunes filles en chemise blanche et jupe bleue, des scouts fleurdelisées, une, deux, trois... ça ne s'arrête plus, sept !... dix !

A la vue des hommes nus avec leurs drôles de têtes, elles se taisent, stupéfaites, marquent un temps d'arrêt, certaines sont gênées, baissent les yeux, d'autres ont le regard qui s'allume, la bouche qui se dessèche, toutes rougissent.

Avec difficulté, car leur équilibre est instable, ils se sont mis en rang sur le bord du chemin, au garde à vous, leurs vêtements chiffonnés cachant tant bien que mal leur bas-ventre.

Les filles passent devant eux, en les frôlant, dans des odeurs d'eau de Cologne et de savon au lait d'ânesse. Eux sentent la vieille terre et le bon air d'en-haut, mais aussi la lie de vin et la sueur acide. Alors, d'un seul coup, comme s'ils s'étaient concertés, les trois hommes lâchent leurs vêtements et dévoilent aux yeux effarés des jeunes filles trois virilités dénuées d'entrain, dotées de l'implacable et humiliante mollesse de l'après-boire.

Les gamines effrayées crient, piaillent, une vraie basse-cour. Certaines, les voraces, font des remarques oiseuses, et même vicieuses. Toutes accélèrent leur montée, elles caracolent et grimpent comme des bouquetins, des pierres roulent sous leurs brodequins de toile kaki. Elles

ont de jolis mollets, tout effilés et blancs, qui sont bandés par l'effort, les trois hommes, non !

Mais le diable les prend, ils font les singes, sautent, écartent les bras en faisant de grands "ouf", miment à coups de hanches redoublés le rituel de l'amour animal, font mine de les poursuivre, précipitant la fuite des filles.

Depuis le haut du sentier, où elles sont désormais hors de portée des trois diabolins, elles lancent moqueries et quolibets, et des injures plutôt salaces, pas très catholiques, et des pierres du chemin, des petites, ce qui fait rire les trois hommes.

\*

Le lendemain, la maréchaussée est venue à la bastide, deux gendarmes rigolards, qui aiment goûter le Saint-Chinian tous les jours. Et celui qu'on boit à la bastide est à la bonne température, léger et fruité. Ils aiment bien.

Hier, la cheftaine scoute a fait du ramdam à la brigade, elle a déposé une main-courante dénonçant l'exhibitionnisme de trois hommes, plutôt jeunes... elle croit bien qu'ils étaient jeunes, elle n'a pas osé trop regarder... mais ils étaient saouls comme des polonais, ça, elle en est sûre.

Alors l'aîné des trois hommes raconte l'histoire. Les gendarmes ont le fou rire, se tapent sur les cuisses, ont la larme à l'œil. Car à la campagne les gendarmes savent vivre, et ne pas être tatillons, quand il faut.

Puis, tous ensemble ont pesté contre ces randonneurs du dimanche qui perturbent la vie dans les bois, et la tranquillité du mont. D'ailleurs, même les chasseurs s'en plaignent, qui ne savent jamais si une balle perdue pourrait ?... par accident ! parce qu'alors c'est les ennuis, l'enquête, les convocations, le procureur, la paperasse, les médias, la consolation de

la famille, et aussi rassurer les chasseurs !... Un gendarme, à la campagne, c'est plus fin qu'on dit, c'est une sorte de diplomate, et sa vie n'est pas si ordinaire qu'on croit.

Les deux pandores ont mis leur barrique de Saint-Chinian dans le fourgon. Ils sont repartis à regret de la bastide, car il y avait un Picpoul à goûter, de l'ail sur des croûtons, un tripoux sur le feu, du Corbières qui chambrailait, des Espagnoles à corrida dans la cuisine... le matin ils ont l'œil !

Heureux du devoir accompli, se sentant princes du monde, ils ont longuement agité leurs bras à la portière, même après le virage qui les cachait à la vue.